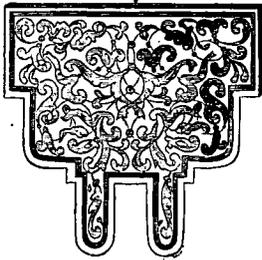


LA GALERIE ORIENTALE DU TROCADÉRO

A MONSIEUR CHARLES SCHÉFER

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES

Mon cher ami,



Vous souvenez-vous d'une visite que je vous fis, il y a quelque vingt ans, au retour d'un de vos voyages en Syrie? Pour moi, je ne l'ai pas oubliée. Vous reveniez de Damas et vous rapportiez avec votre précieux manuscrit de Yahia ben Mahmoud, le peintre arabe de Wasseth, les premières pièces de cette collection orientale qui, le temps aidant, devait devenir un musée. Par une de ces bonnes fortunes qui n'arrivent qu'aux gens de goût, que dirige dans leurs recherches le savoir le plus varié et le plus sûr, vous aviez mis la main sur les plus belles œuvres de ces ouvriers arabes de la damasquinerie, de la verrerie et de la faïence, de ces maîtres dont l'habileté fut si grande qu'elle fit d'une industrie un art véritable. Vous pressentiez la place que devait bientôt prendre dans les cabinets d'amateurs des monuments d'une ornementation si capricieuse, d'une exécution si délicate : vous aviez raison, et les curieux de notre époque ont singulièrement réparé l'oubli des curieux d'autrefois. Qui s'était inquiété des arts musulmans, qui avait pris garde à ces objets de laiton, de verre ou d'ivoire, chargés de légendes, d'un goût charmant, il est vrai, mais d'un déchiffrement si difficile? C'était affaire de savants. Les savants eux-mêmes ne s'en étaient pas bien mis en peine. Pourtant M. Reinaud les avait, le premier, étudiés dans son livre sur le *Cabinet de M. le duc de Blacas*. Plus tard l'abbé Lanci (*Trattato delle simboliche rappresentanze Arabiche*) décrivit à son tour les pièces qu'il lui avait été donné de voir à Bologne, à Florence, à Pise, à Venise

et dans quelques collections particulières de l'Italie. Le nombre n'en était pas très considérable. Épars çà et là, ces objets étaient entrés dans les musées, comme partout ailleurs, par hasard. Paris en possède de très beaux, il est vrai, mais en très petit nombre. J'en ai vu à Vienne, à Berlin, à Munich. Dans une course que je fis à Londres — c'était en 1863 — je pus en examiner une dizaine tout au plus, dispersés au Kensington et chez divers amateurs. L'exposition des arts rétrospectifs de 1867 signala chez nous un goût des plus marqués pour les arts arabes, et voilà qu'à onze ans de distance la Galerie orientale du Trocadéro nous offre aujourd'hui une collection de manuscrits, de vases et de plats damasquinés, de lampes de mosquée et de coupes en verre, de faïence, de tapis, d'armes, d'objets d'art de toute nature, si importante que je doute qu'on puisse trouver à Damas elle-même, dans cette ville qui, plus que toute autre ville de la Syrie, a conservé dans ses vieilles maisons les richesses du passé, un musée oriental aussi nombreux et aussi riche. C'est à vous, mon cher ami, c'est à M. de Rothschild, à M. Delort de Gléon, à M. Gérôme, à M. Dutuit, à M. Édouard André, à M. Basilewsky, à M. Posno, à M. Chéblowski, à M. Eugène Piot que nous le devons, puisque les uns et les autres vous nous avez apporté libéralement des trésors que nous avons pu étudier en les admirant. Le succès a été des plus grands et des plus mérités. Chacun de vous en a sa part. Mais laissez-moi féliciter particulièrement M. Albert Goupil, qui a été l'instigateur de cette exposition et dont l'activité et le zèle ont eu à surmonter bien des difficultés pour arriver à un résultat aussi heureux et aussi complet.

Si vous en exceptez l'architecture, le peuple arabe n'occupe pas une grande place dans l'histoire de l'art. Tel qu'il est, et volontairement emprisonné dans l'ornementation, avec une loi religieuse qui pèse sur son esprit en lui interdisant la peinture et la sculpture, il prend dans cette histoire générale, non un chapitre, mais une page, une note si vous voulez, et une note des plus curieuses. L'Arabe est un ouvrier, mais un ouvrier d'un goût si délicat et si fin que ses travaux sont restés inimitables. Son grand art, l'art de tout temps en honneur chez lui, à ce point qu'il fait naître des grammaires et des traités, c'est l'écriture. Sur ce thème bien restreint, la lettre, il exécute à l'infini des variations merveilleuses : il reproduit partout la lettre en la modifiant : elle se mêle aux ornements, aux fleurs, aux feuillages, aux lacis inextricables dans leurs dessins capricieux ; elle se dégage enfin de cette végétation touffue d'*arabesques* qui vit autour d'elle. C'est le génie du peuple arabe : je ne sache pas qu'il ait fait emprunt à quiconque de cet art qui lui est

tout personnel. Quant à ses industries, il les tient l'une après l'autre des peuples vaincus. Que pouvait donc connaître, que pouvait donc savoir cette petite nation renfermée dans l'Arabie, quand elle quitta son désert pour envahir et pour conquérir les peuples les plus civilisés de la terre : les Grecs et les Persans ? Artistes et artisans, elle prit tout d'eux. Par une des politiques les plus habiles qui gouvernèrent le monde, elle abaissa les vaincus par la puissance des armées et elle s'éleva, elle, par la puissance de la civilisation de ses ennemis. Elle garda intacte sa loi religieuse, sa vie morale et intime, pour ainsi dire ; mais sa vie extérieure, elle la tint des vaincus. Elle leur livra, comme à un maître, son existence matérielle ; elle leur dut tout. Pendant les cinquante premières années de la conquête de la Syrie, la monnaie des Arabes fut frappée, à l'imitation de la monnaie byzantine, en caractères grecs et par des ouvriers grecs. En Perse, la monnaie du vainqueur conserva l'effigie du roi Sassanide et se servit de légendes pehlevies pour indiquer la date et la ville de l'émission et le nom de l'émir par ordre duquel la pièce était frappée : ce sont des graveurs persans qui font office de monnayeurs. Dans les pays de langue latine, en Afrique et en Espagne, le nouveau numéraire respecte le type monétaire de ces contrées et fait emploi de caractères latins pour exprimer des légendes musulmanes : *Non est deus nisi solus deus, non deus deo socius*. « Il n'y a de Dieu que Dieu, le seul ; il n'a point d'associé. » Ce sont les ouvriers grecs ou juifs qui gravent cette monnaie. Le monnayeur arabe ne viendra que plus tard et à son heure.

S'il faut en croire Mouradja-d'Ohsson, le khalife Abd-el-Melik avait fait élever à Jérusalem une superbe mosquée dont les portes étaient décorées des images du Prophète. Les murs du temple étaient recouverts à l'intérieur de peintures qui représentaient l'enfer de Mahomet avec les habitants gigantesques du feu éternel. On y voyait encore le double paradis des croyants, où les élus, vêtus de brocart et de soie, vident dans des coupes d'or les vins qui n'enivrent jamais ; on y voyait les jardins en fleurs où le bananier penche ses branches chargées de fruits, séjour de voluptés ineffables, qu'habitent ces houris dont la virginité renaît de leurs plaisirs mêmes. Ces représentations étaient l'œuvre d'artistes byzantins. Pendant les premières années de l'islamisme, à ces époques de luttes incessantes, la guerre seule occupa le génie musulman. L'industrie et les arts restèrent entièrement aux mains des peuples soumis, grecs, persans et juifs. Aussi, lorsque Walid, le fils du khalife Abd-el-Melik dont je viens de parler, voulut faire construire la mosquée de Damas, il envoya une ambassade à l'empereur

de Constantinople, qui, sur sa demande, lui expédia douze mille artisans. « La mosquée, dit Ibn-Batoutah, fut ornée de mosaïques d'une beauté admirable; les marbres incrustés formaient, par un mélange habile de couleurs, des figures d'autel et des représentations de toute nature. »

Ne sentez-vous pas, mon cher ami, à cette rapide description un art qui servira plus tard de modèle à l'art arabe, un art générateur pour ainsi dire? L'art arabe est, en effet, un art byzantin modifié. Les premières guerres des musulmans dans l'Irak avaient amené à Médine des captifs persans qu'on employait à de pénibles travaux: on leur accordait chaque mois deux jours de repos. Les Persans se consolait en chantant les chants de la patrie perdue. Touways, qui les fréquentait, apprit à chanter avec eux. Il se fit l'imitateur de leurs chants et de leurs rythmes. Ibn-Mouhriz, qui compte parmi les premiers et les plus grands musiciens des Arabes, avait fondé son école sur l'étude de la musique des Persans et des Syriens. De ces deux écoles était né le système musical arabe. L'Arabe, je le répète, n'est pas un peuple original. D'un caractère souple, d'un esprit fin, il se fait imitateur: il ne crée pas, mais il s'assimile avec une grande pénétration, et il subit, en se l'appropriant, le milieu qui l'entoure. L'esprit philosophique arabe est né des ouvrages d'Aristote. Les écoles de Bagdad et de Koufah vivent de l'inspiration des livres de l'ancienne Grèce. Le génie persan a failli l'emporter un instant sur le génie arabe. Qu'étaient-ce que ces Barmécides, ces grands protecteurs des arts, du commerce et de l'industrie, ces vizirs Fadhl et Giaffar, qui furent les conseillers de Haroun-er-Raschid et les inspirateurs de son grand et illustre règne? Un historien arabe a dit d'eux: « La famille des Barmécides fut à son siècle ce qu'est une aigrette sur le front, une couronne sur la tête. » Elle faisait originairement profession de magisme: un des aïeux de Khaled était mobed. L'esprit persan était vivant chez les Barmécides: à ce point que Haroun-er-Raschid, redoutant un ennemi, jeta dans le néant une famille, sans détruire pourtant la puissance de ses influences. L'Arabe était devenu Persan, en prenant à la Perse son génie particulier, son commerce, ses arts et ses industries. Un homme, un Persan qui jouit d'une grande faveur auprès du khalife Motamed 279 (892), et qui arriva au grade important de chef des postes dans l'ancienne Médie, nous a laissé un livre des plus curieux sur les revenus de l'empire de son temps. L'impôt payé au trésor par chaque pays et par chaque ville y est indiqué avec soin; et souvent Ibn-Khordadbeh, c'est son nom, rapproche les revenus de ces contrées pendant le khalifat des revenus payés sous l'autorité grecque ou sous la monarchie sassanide. Ce rapprochement nous dit assez combien l'administration arabe fut féconde en bienfaits et

quelle prodigieuse fortune elle ajouta à la fortune de ces pays, les plus riches du monde.

Ce que les historiens nous racontent de cette puissance et de cette civilisation du gouvernement des khalifes n'a rien qui doive nous surprendre ; c'est de l'histoire à la hauteur du roman, il est vrai, mais c'est de



LAMPE DE MOSQUÉE EN VERRÉ ÉMAILLÉ (XIV^e SIÈCLE).

(Collection de M. Édouard André.)

l'histoire. Haroun-er-Raschid et Mamoun y jouent un rôle comme dans les *Mille et une Nuits*, et ce rôle est vrai. Faut-il compter leurs richesses, faut-il énumérer leurs trésors ? Nous le pourrions, tant les renseignements sont nombreux sur ce point. Makrizy nous a donné la description du trésor du khalife fatimite El-Mostanser-Billah, trésor volé et jeté aux quatre vents lorsque la garde turque, révoltée contre El-Mostanser, mit au pillage le palais du khalife, l'an 460 de l'hégyre. Je ne connais pas

de pages plus curieuses et qui méritent d'être plus étudiées. Tout l'art de l'Orient s'y trouve résumé comme dans la liste d'un catalogue rapide. Parmi une foule de tapis de soie tissus d'or et de toutes couleurs, parmi les pièces d'étoffe sur lesquelles était représentée la suite des différentes dynasties arabes, avec les portraits des khalifes, des rois et des hommes célèbres de l'Islam, parmi les étoffes de velours et de satin de Damas, dont quelques-unes, couvertes des plus belles peintures, représentaient des figures d'hommes, d'éléphants, de lions, de chevaux, d'animaux et d'oiseaux de toute espèce, les Turcs révoltés trouvèrent des pierreries, des émeraudes, des rubis, des perles innombrables, des miroirs d'acier, de porcelaine, de verre, enrichis de filigranes d'or et d'argent, des échiquiers, des damiers, des milliers de figures d'ambre et de camphre, des milliers de vases d'or, des meubles, des bassins, des aiguères, des cristaux, des tables d'onyx et de pierre dure, des coffres, des encriers de sandal, d'aloès et d'ébène du pays des Zindjes. Tout disparut comme disparurent un à un, et à Damas, et à Mossoul, et à Bagdad et au Caire et dans tant d'autres villes, ces musées de l'industrie et des arts de l'Orient. Les invasions des Turcomans et des peuples de la haute Asie, les déprédations des barbares dispersèrent et anéantirent ces merveilles. A peine trouve-t-on quelques objets échappés à ce pillage général et qui témoignent aujourd'hui encore du goût et de l'industrie des Arabes pendant l'époque la plus glorieuse de leur grandeur.

Ce fut cette prodigieuse fortune du khalifat qui attira sur l'immense empire arabe ces populations pillardes de l'Orient, bien avant l'époque où nos peuples d'Occident se précipitèrent à leur tour vers ces sources de richesses. L'esprit de nos contrées devait être singulièrement troublé et enflammé aux récits de ces merveilles. Il ne faut pas s'y tromper, nos rapports avec l'Égypte et la Syrie ont de beaucoup précédé les temps des Croisades. Sous les Mérovingiens, Marseille trafiquait avec Alexandrie; les marchands syriens venaient à Paris, et les marchands de Paris faisaient de fréquents voyages en Syrie. Faut-il rappeler les ambassades de Haroun-er-Raschid à Charlemagne? Au ix^e siècle, les Lyonnais unis aux Marseillais et aux gens d'Avignon, avaient coutume d'aller deux fois par an en Égypte. Dès cette époque, la petite ville d'Amalfi, protégée par les khalifes, avait une colonie importante à Jérusalem.

Les marchands juifs, dont Ibn-Khordadbeh nous a donné l'itinéraire, avaient organisé leurs longues caravanes. « Ces marchands, dit-il, parlent le persan, le romain, l'arabe, les langues franques, espagnole et slave. Ils voyagent de l'Occident en Orient, et de l'Orient en Occi-

dent, tantôt par terre, tantôt par mer. A leur retour, quelques-uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises ; d'autres se rendent dans le pays des Francs. » Les peuples du Nord, je dis ceux des contrées les plus éloignées, se donnaient rendez-vous avec les peuples de l'Orient, aux foires de Samarkand. Vous n'ignorez pas, mon cher ami, que c'est en Suède et en Norwège qu'on découvre le plus souvent ces dépôts de monnaies des Samanides, que les marchands suédois rapportaient des contrées où régnaient ces princes, dont la dynastie s'éteignit à la fin du x^e siècle de notre ère. Cent ans avant cette date, les navires vénitiens, peu nombreux, il est vrai, mais déjà entreprenants, allaient chercher, sur les marchés du Levant, les magnifiques étoffes de Kalmoun et de Dabik, les tissus brodés de Bahnessa et les tapisseries d'Alexandrie, pour les porter aux foires de Pavie et de Rome. Les papes, les évêques, les riches abbés, recherchaient particulièrement ces étoffes. Elles servaient à confectionner les vêtements sacerdotaux, les chapes, les chasubles, les tunicelles. Les pièces de Damas recouvraient les autels ; les soieries de la Perse ou de Chypre, les tentures arabes chargées de broderies ou de fleurs, tapissaient les murs des temples et enveloppaient les colonnes. Le goût de cette décoration somptueuse passa bientôt des églises dans les palais. Le luxe de notre Occident vivait donc du luxe de l'Orient. Notre monde était sans cesse, et sur tous les points, en rapport avec l'industrie arabe, et par l'Orient lui-même, et par l'Espagne, et par la Sicile dont la conquête par les Normands fût la première étape de la Croisade. On sent là comme une fièvre d'intérêts et d'espérances de fortune excitées, à la pensée d'une conquête à entreprendre dans ces pays merveilleux d'où viennent toutes les richesses, et sur lesquels on raconte des récits fabuleux : si bien que ces grands mouvements des Croisades me semblent avoir la foi pour prétexte et le commerce pour véritable cause.

Mais les Croisades ne sont pas en question dans cette lettre. Je reviens donc au plus vite aux industries arabes, à celles dont sont nées nos industries européennes.

Quelle que soit la date qu'on veuille donner aux premières verreries de Venise, il est hors de doute que les manufactures de l'Orient contribuèrent, sinon à leur établissement, du moins à leurs améliorations successives. En tous cas, les verreries de l'Égypte et de la Syrie précéderent de beaucoup celles du Rialto et de Murano. Il est facile de se convaincre de cette opinion en lisant la description du trésor du khalife El-Mostanser-Billah qui, je viens de le dire, comptait parmi ses richesses plus de vingt mille vases en cristal unis ou ciselés, une multitude de

miroirs et de larges bassins de verre, sur lesquels se dessinaient des figures et des feuillages. Aucun monument ne nous est resté de cette époque, sauf deux morceaux, peut-être, la buire en cristal de roche, du Louvre, et le vase de cristal que possède le Musée d'Histoire naturelle de Florence. Il nous faut descendre deux siècles plus tard pour retrouver, avec leurs dates certaines, les œuvres des verriers arabes.

La galerie orientale du Trocadéro nous en offre une admirable collection. Prenons d'abord les belles lampes en verre que les Arabes suspendent dans les mosquées, sur les tombeaux des sultans, des émirs et des saints. Les plus anciennes datent de la fin du ^{xiii}^e siècle ; mais, si nous nous en rapportons aux monuments figurés, leur usage remonte bien plus haut. Nous les retrouvons d'abord dans des peintures de votre beau manuscrit des séances de Hariri, de l'an 634 (1236 de notre ère). Une lampe est gravée sur la stèle funéraire d'une fille d'un certain Mohammed-ben-Schadjia qui mourut la première semaine de Zoulcadé, 637 (1239). Cette stèle est dans la salle de l'exposition égyptienne. Vous possédez, dans votre musée de l'École des langues orientales, des pierres tombales sur lesquelles se dessinent aussi des lampes funéraires : l'une est de 697 (1297), l'autre de 606 (1209) ; la dernière enfin, celle de Hassan-ben-Soliman-ben-Ahmed, est datée de 596 (1199). Nous remontons les temps, vous le voyez. Nul doute que des recherches plus attentives nous conduiraient à des époques plus reculées encore. Contentons-nous pour l'heure de ce que le Trocadéro nous donne, et la part est belle.

C'est d'abord la belle et grande lampe qui vous appartient : d'un beau caractère ornemental, d'un effet superbe, avec son fond blanc teinté légèrement de vert, sur lequel se détache nettement l'émail des fleurs bleues et des fleurs rouges, et dont les rosaces du col et de la panse se répètent à la base du monument ; elle offre pour armes une coupe en émail rouge qui se profile sur un champ blanc. Dans les médaillons au-dessous de la panse, je lis cette légende : *Honneur à notre maître el Solthan el Malek el Nasser Nasser ed-Dounia oua ed-din Mohammed-ben-Kelaoun*. La lampe porte donc le nom de ce sultan mamlouk Bahrite qui monta sur le trône d'Égypte en 694 (1294), et qui deux fois déposé et remis au pouvoir régna trente-deux ans et mourut en 741 (1341). Je vous signale une seconde lampe au nom de ce prince : elle est à M. Édouard André. Sur le col blanc se détache en lettres bleues le verset si connu et tant de fois répété sur ces monuments : « Dieu est la lumière des cieux et de la terre. Cette lumière est comme un foyer où se trouve un flambeau, un flambeau placé dans

un cristal, cristal semblable à une étoile brillante. » (Koran, sourate 24, verset 35). Sur la panse on lit : « *Honneur à notre maître el Solthan el Malek el Nasser Nasser ed-dounia oua ed-din Mohammed.* » Et au-dessous de la lampe, pour armes, un cimenterre, une *balta*. A ce propos, une question. Il est hors de doute que les sultans et les émirs ont pris



LAMPE DE MOSQUÉE EN VERRE ÉMAILLÉ (XV^e SIÈCLE).

(Collection de M. Édouard André.)

des armoiries. Ahmed-ben-Touloun avait un lion pour emblème; Salah-ed-din, un aigle; Barbouk, un gerfaut blanc; Bibars et son fils Béréke-khan, un lion; Kelaoun, un canard; Hadjy et Aly, une fleur de lis. Mais pensez-vous que le *renk* que l'on voit sur les lampes appartienne au sultan dont elles portent le nom? Je ne le crois pas, puisque voilà deux figures héraldiques différentes et accompagnant le nom de Mohammed. Je pense que nous avons là les armes de l'émir anonyme par l'ordre duquel la lampe a été faite. Une remarque générale au sujet de ces

monuments arabes. Le nom du sultan n'indique pas que l'objet lui ait appartenu : il y a là une glorification du souverain, rien de plus ; et la preuve, c'est que parfois les vases de verre ou les objets damasquinés ou les tapis donnent le nom de l'émir qui les a commandés et le nom du sultan sous lequel ces objets ont été exécutés. Si cette critique vous semble juste, passons sur la question que j'ai soulevée à propos des armoiries.

Je crois que la lampe de M. Albert Goupil, d'un goût ravissant, avec son fond primitivement doré, sa bande supérieure de petites fleurs émaillées de blanc, de bleu et de rouge, portant à la seconde zone en lettres bleues sur fond d'or une légende pieuse, et sur la panse, dans un cartouche en arabesques au trait rouge, ces mots : *Honneur à notre maître, el Solthan el Malek el Modhaffer el âlem el âdel Rokn ed-dounia oua ed-din*, appartient au second Bibars qui mourut en 709 (1310). Du sultan Hassan le fondateur de cette mosquée dont l'historien arabe Makrizy disait qu'aucun temple ne pouvait lui être comparé, et qui est en effet l'un des plus beaux monuments de l'Égypte musulmane, j'ai vu quatre lampes superbes, d'un grand galbe, le col très évasé, très riches de couleurs, et dont les caractères forment une très-belle ornementation. L'une appartient à M. Edmond de Rothschild ; la légende du col : « Dieu est la lumière des cieux », etc., se lit en lettres bleues sur un fond blanc. Sur la panse, les lettres blanches se découpent au contraire sur un fond rouge semé de fleurettes blanches. La seconde est à M. Chlébowski : elle présente la même disposition dans les légendes et la même ornementation. Dans la lampe envoyée par le gouvernement égyptien, le jeu des couleurs est renversé : les lettres du col sont blanches sur fond bleu, ainsi que les lettres de la panse. Une quatrième enfin, — j'ignore le nom du possesseur, — a le col en émail bleu, coupé par des rosaces dans lesquelles se répète le nom du sultan, et sur la panse se croisent et s'enchevêtrent des arabesques blanches, rouges et bleues d'un très bel effet. Toutes portent le nom de Hassan : *El Solthan el Malek el Nasser Nasser ed-dounia oua ed-din Hassan-ben-Mohammed*. » Le sultan Hassan est mort en 762 (1361).

Une magnifique lampe de M. de Rothschild, avec ses légendes bleues sur fond blanc à la partie supérieure, avec ses rosaces contenant les titres du sultan, avec ses belles légendes de la panse, blanches sur fond bleu, offre cette inscription : *El Solthan el Malek Ed-Dhaher Abou-Saïd*. Quel est ce prince ? La dynastie des mamloucks Bahrites s'éteignit avec Hadjy : les sultans circassiens montèrent alors sur le trône. Je trouve jusqu'à six princes de cette dynastie portant ce titre et ce nom

Ed-Dhaheer Abou-Saïd. Je pense que la lampe de M. de Rothschild appartient au premier des mamloucks circassiens, Barkouk, auquel le Kaire doit la mosquée Ed-Daheryeh et la mosquée sépulcrale qui porte son nom. Le sultan Barkouk mourut en 792 (1390). Quant à la lampe de M. Gavet, d'un dessin si original et si pur, avec son semis de fleurs bleues et rouges sur la panse et sur le cou, avec sa bande supérieure coupée par des rosaces qui séparent, par un effet charmant et plein de goût, chaque mot de la légende : « *El Solthan el Malek Ed-Dhaheer Abou-Saïd,* » je l'attribuerais au sultan Giakmak, qui monta sur le trône en 842 (1438). Voici mes raisons : la légende de cette lampe de M. Gavet, dont les lettres diffèrent beaucoup de celle de M. de Rothschild, a une grande analogie avec l'inscription que Gentil Bellin avait copiée à Constantinople sur un monument appartenant au sultan circassien El-Moïad Abou-Nasr-Scheïck ; trente années seulement séparent le règne d'Abou-Nasr du règne de Giakmak. La *Gazette des Beaux-Arts* a fait connaître le dessin de Gentile Bellini l'année dernière à ses lecteurs.

Pressé par le temps et au milieu des difficultés d'une étude faite ainsi dans des salles publiques, je n'ai pu reviser mes notes sur les monuments eux-mêmes. Pourtant je ne crois pas que la galerie du Trocadéro renferme d'autres lampes de sultan que celles que je viens de citer. Les lampes, les vases et les coupes de verre exécutés pour des émirs et en leur nom sont beaucoup plus nombreux. Je ne puis les décrire tous : il faut faire un choix dans ce musée. Aussi bien cet article ne saurait être un catalogue. Sans nous astreindre, comme dans les lignes précédentes, à l'ordre chronologique des monuments, suivons donc un peu au hasard de l'Exposition cette vitrine centrale qui les contient.

Une lampe de M. Posno, caractères émaillés de bleu sur fond blanc à la bande du col, et émaillés blanc sur fond bleu à la panse, cartouche avec fleurs de lis, donne cette inscription : « *Fait au nom de Son Excellence el Aschraf, el Aly, el Adly, le vizir el Nedjemy Mahmoud-ben-Aly.* » Ce vizir avait été esclave d'un sultan portant le titre de Nedjm-ed-din. La longue liste des souverains bahrites et circassiens ne me donne aucun prince ayant ce titre. Je serais porté à croire que ce Mahmoud-ben-Aly appartenait au sultan ayoubite Nedjm-ed-din Ayoub, qui régna à Damas en 637 (1239), dont il fut chassé et qui dans la suite fut fait roi d'Égypte. C'est pour un autre émir du nom de Aly, le fondateur de la mosquée El Mardany, au Kaire, que la lampe exposée par le gouvernement égyptien a été faite. Elle était suspendue sur son tombeau, comme l'indique le mot arabe : *el-Marhoum*, « le défunt. » Elle est ornée de feuillages et de grandes fleurs piquées de pointes d'émail

rouge; elle offre pour armes un losange, et sur sa panse on lit la légende : *Sôn Excellence el Aschraf el Aly, el Mahroum, l'émir Aly el Mardany*. Une petite lampe charmante, ornée de lettres bleues, cache dans les rosaces au-dessus du pied une inscription en traits rouges parmi des fleurs d'émail rouge; elle a été faite pour un personnage du nom de Schadjia elle appartient au prince Czartoryski. Une très-belle lampe, aux caractères un peu allongés, ce qui indique une basse époque, porte le nom d'un certain Mahmoud, et pourrait bien être l'émir Mahmoud-ben-Aly dont j'ai parlé tout à l'heure; elle a les mêmes armoiries : la fleur de lis. Je ne sais à qui elle appartient.

Est-cè à vous, mon cher ami, qu'il faut signaler deux lampes en votre possession et dont vous avez eu la bonté de m'envoyer la description? La première est de petite dimension : ses dessinsont des plus fins et des plus capricieux, elle provient du collège Mihmandarieh qui fut construit par Chehab-ed-din Ahmed, chargé de la conduite des ambassadeurs ; elle porte le nom et les armes de ce personnage et elle date de 725 (1324). La seconde, de proportions plus grandes, nous donne le nom de Siourghatmich et date de l'année 727 (1326). Deux lampes sans inscriptions sont bien curieuses : l'une est à M. Manheim ; elle est ornée de fleurons se découpant sur de larges rosaces d'émail bleu, et d'arabesques des plus légères et des plus délicates ; l'autre est au gouvernement égyptien : c'est une merveille avec ses fleurs dans un semis sans nombre, un dessin continu de tapis et dont les émaux se détachent en blanc sur un fond bleu.

Il me faut citer encore la ravissante bouteille à goulot allongé de M. Alphonse de Rothschild, avec ses dessins d'or, ses émaux bleus, ses grandes rosaces fleuronées, et portantsur le cou le mot « *el Alem,* » trois fois répété. Je retrouve ce mot sur une bouteille qui vous appartient, mais dont la forme est différente, puisque le col s'évase et que deux anses courent légèrement sur ses bords. Ce vase a été publié par Prisse d'Avennes, dans son admirable ouvrage édité par la maison Morel, et qui, il faut le reconnaître, a puissamment contribué au développement du goût de notre époque pour les arts orientaux. Vous avez remarqué la grande et superbe bouteille de M. Albert Goupil, avec son fond d'or, avec ses fleurs bleues et rouges, portant sur la panse une légende en lettres bleues, et des armoiries répétées dans trois rosaces : un aigle de face aux ailes éployées au-dessus d'une coupe. Le bas est lisse. C'est un royal objet. A qui a-t-il appartenu? Je l'ignore. Je ne sais aussi à qui attribuer cette belle vasque du gouvernement égyptien, à verre très épais, offrant à sa zone supérieure des martichores d'un dessin exquis. A la base se

lit une légende : ce sont les titres d'un sultan, mais, faute de place, l'artiste s'est interrompu dans cette longue énumération et le nom,



LAMPE DE MOSQUÉE EN CUIVRE DORÉ (XIV^e SIÈCLE).

(Collection de M. Charles Schéfer.)

c'est-à-dire l'élément le plus nécessaire dans la question est justement ce qui nous manque. J'arrête cette nomenclature, déjà bien longue, et je termine en signalant cette coupe, qui est à vous, et qui est la merveille de cette exposition, avec son fond d'or, ses émaux bleus et blancs,

ses armoiries, sa légende, qui se compose d'un distique arabe se détachant sur la frise, et sa course de chiens et d'animaux de chasse : c'est un chef-d'œuvre de cet art arabe. Vous me dites, et vous l'avez étudiée de près, qu'elle porte les armes de Bedr-ed-din ed-Dhahery, qui fut commandant des troupes de Syrie, sous le sultan Bibars. Nous avons donc une date, puisque Bibars mourut en 676, de notre ère 1277.

Ce musée de l'art du verrier arabe, va bientôt se disperser. Nous sera-t-il donné de le revoir encore réuni? C'est peu probable. En tout cas, nous avons pu le parcourir et nous convaincre que cet art oriental avait donné naissance aux verreries de Murano et de Venise. Un article d'un traité de commerce et de navigation passé entre le comte de Tripoli et le doge Contarini est bien curieux à ce sujet. Il parle des déchets des verreries syriennes achetées par les Vénitiens : « Et si Venecien traict verrebrizé de la vile, il est tenuz de payer le dihme. » Ce traité est du 1^{er} juin 1277. Les maîtres devaient être bientôt supplantés par leurs élèves, sans être pourtant dépassés par eux. Dans ce XIII^e siècle, auquel appartiennent la plus grande partie des monuments arabes que nous venons de voir, sous le doge Lorenzo Tiepolo, en 1268, les manufactures du Rialto étaient déjà connues. La riche industrie de Venise se développa ensuite à ce point, que l'industrie arabe s'éteignant peu à peu, la République fournit à l'Orient les produits qu'elle avait reçus de lui. L'Égypte et la Syrie devinrent à leur tour ses tributaires. Je cite M. Charles Yriarte¹ : « En compulsant aux archives des *Frari* les dépêches d'un ambassadeur de la République auprès du sultan, j'ai été fort étonné de reconnaître, plié en quatre, parmi les feuilles, et annexé à l'une d'elles, un large parchemin sur lequel le grand vizir du sultan avait fait dessiner une lampe de verre de la forme de celles dites : lampes de mosquée, avec des versets du Coran en émail de diverses couleurs. Ayant pris connaissance de la dépêche de l'ambassadeur qui était adressée au doge, comme c'était la loi, mais qui en réalité s'adressait au Sénat tout entier, je vis que l'envoyé avait reçu du grand visir la commission de faire commander aux fabriques de Murano quatre cents lampes semblables, pour l'ornementation de quelque mosquée. » Comment était cette lampe donnée pour modèle, quel était le sultan, quel était le doge? Voilà ce que M. Charles Yriarte ne nous fait pas connaître. Cette précaution eût complété le renseignement. J'ai lieu de croire que cela se passait au XVI^e siècle. Ce fut l'époque où les Vénitiens furent les maîtres reconnus de la verrerie, et où ils devinrent aussi les maîtres incontestés de la

1. *Venise*, par Charles Yriarte.

damasquinerie, avec ces Azziministes, rivaux des damasquineurs de l'Orient, qu'ils avaient eu longtemps pour maîtres.

« Les habitants de Mossoul, dit le géographe arabe Ibn-Sayd, qui mourut en 1273 de notre ère, montrent une habileté extrême dans différents arts, surtout dans la fabrication des vases de cuivre qui servent à table. Ils portent ces vases au dehors et les princes en font usage. » Ces artistes de Mossoul ont droit à un chapitre à part dans les arts musulmans. Vous connaissez les monnaies de ces princes turcomans, de ces Ortokides de Maredin et de Miafarekin, d'Amid et de Khipha, ainsi que celles des Atabeks de la Perse, d'Alep ou d'Arbil; elles appellent notre attention sur un fait des plus caractéristiques. Les habitudes de la numismatique musulmane sont tout à coup renversées. Aux légendes ordinaires du champ, se substituent des figures, des sujets même. Les types en sont pris aux pièces antiques : c'est la tête d'un Séleucide, la figure d'Auguste, de Néron, celle d'un empereur bysantin, l'image du Christ, de la Vierge, de saint Georges; tout ce qui tombe sous la main de l'artiste graveur lui sert de modèle. Ce monnayage, qui date du xii^e siècle, a, à mon avis, son point de départ à Mossoul même. Il y a là toute une école de graveurs qui maintint pendant longtemps sa célébrité et que Ibn-Sayd trouva dans son plus grand éclat. C'est à eux que nous devons les plus belles pièces de la damasquinure arabe. Il me semble même qu'il est facile de les distinguer des artistes de l'Egypte et de la Syrie.

Gens du Djezireh, c'est-à-dire de ces contrées dans lesquelles l'esprit de religion musulmane avait perdu alors de son austérité, mêlés comme ils l'étaient à ces populations turques assez indécises dans leur foi, ils font emploi des figures : le burin du graveur de Damas ou du Caire s'emprisonne au contraire dans l'ornementation et dans la lettre. L'œuvre a moins d'importance, aussi porte-t-elle rarement le nom de l'auteur; car vous n'acceptez pas, je pense, comme signatures d'artistes, ces noms en caractères neski qui me semblent appartenir à des propriétaires de seconde main. Les belles pièces sont presque toujours signées; rappelez-vous celles de Mahmoud le Kurde : elles sont nombreuses. Le vase de saint Louis a été fait par Mohammed-ben-Zeïn-ed-din; le vase du duc de Blacas, daté de 629 (1231), a été gravé à Mossoul par Schadjia-ben-Hanfar le Mossoulien. Il était aussi de Mossoul, ce maître Mohammed-ben-Khattaladj, qui a gravé cette pièce datée de 639 (1241); vous l'avez vue au Trocadéro. Elle appartient à M. Posno. Je pense que c'est une machine astrologique propre à tirer des horoscopes; elle mériterait d'être étudiée de près. Pour moi, dans cette course rapide qui ne pouvait comporter un

examen des plus minutieux, j'ai relevé cette inscription arabe : « Je suis l'éloquente et celle qui converse dans le silence; mon langage est attrayant et menaçant à la fois. Je dévoile aux intelligences ce qui leur est inaccessible. »



ÉPÉE MORESQUE (XV^e SIÈCLE.)

(Collection de M. le marquis de Villaseca.)

J'espère, mon cher ami, que cette galerie orientale ne s'éparpillera pas sans qu'un bon catalogue nous la rende avec tous les trésors de renseignements qu'elle nous apporte. Jamais collection de ce genre ne fut, en effet, plus nombreuse et plus instructive. Lampes, flambeaux, vases, aiguières, plateaux, coffrets, écrivoires, tout le riche mobilier, qui ornait et qui orne les maisons et les palais arabes, tout est là. Je dois me borner, à mon grand regret, à signaler çà et là dans les vitrines les monuments qui me semblent offrir le plus d'intérêt. J'abandonne les armes, elles ne sont pas de mon ressort; je laisse donc de côté ces beaux casques de M. Piot et de M. Gérôme provenant de Erzeroum et apportés à Saint-Irène et cette magnifique épée, dont nous reproduisons ici la poignée. Je signale tout d'abord le lion de bronze de M. E. Piot, qui provient de la vente Fortuny; il a été trouvé à Palencia, dans la Vieille-Castille; la *Gazette des Beaux-Arts* l'a publié en 1876. Les grands flambeaux de M. de Rothschild et de M. Levaigneur, avec leurs longues lettres qui ont conservé

intact l'argent de leur damasquinure, sont des pièces hors ligne. Elles portent le nom des deux fils de Mohammed-ben-Kelaoun: el Modhaffer Hadjy, el-Nasser Hassan. Sur un heurtoir de porte, je lis cette phrase : « *Benediction sur notre maître, le sultan, le roi, el Mansour, Seif*

ed-dounia oua ed-din Kelaoun. » Je trouve les nombreux titres d'un prince ayoubite sur un grand plateau de M. Albert Goupil. Ce sultan est Malek el Kamel Abou'l Fath Nasser-ed-din Mohammed-ben-Abou-Bekr, ben-Ayoub, qui mourut en 635 (1238). Je relève des noms d'émirs, esclaves du sultan El-Nasser-ben-Kelaoun, le sultan bahrite. Nous voyons beaucoup de monuments gravés sous son règne : il ne faut pas s'en étonner ; ce prince, chassé du trône, fut par trois fois remis au pouvoir. Dans ces allées et venues de la royauté, le sultan Mohammed-ben-Kelaoun régna trente-deux ans ; ce fut là la plus belle époque de l'art des graveurs sur métaux de la Syrie et de l'Égypte. Nous avons examiné ensemble, mon cher Schéfer, une merveille : c'est une écritoire de petite dimension, damasquinée d'or et d'argent, avec des dessins d'une délicatesse extrême. Les titres du prince qui courent sur les parois sont très nombreux. Par malheur, le nom du sultan fait défaut ; mais les canards, qui servirent d'armoiries à Kelaoun, nous indiquent assez que ce monument a été fait sous un des petits-fils de ce prince. Il en eut six. Cet encrier est probablement du xiv^e siècle. Il appartient à M. Beurdeley. Passons sur la grande vasque de M. Goupil, faite au nom de l'émir Ahmed, émir el-Nassery. Je prends note du vase de M. Piot, portant pour armoiries un sabre au-dessus d'un canard ; du pot, qui est aussi à M. Piot, et sur lequel je lis le nom du graveur Kotb-ed-din Mohammed-ben-Abd-Allah ; du vase élégant, porté sur trois pieds, qui appartient à M. Posno. J'ai regret d'abandonner des pièces remarquables qu'il me faut négliger, car j'ai hâte d'arriver aux monuments offrant un intérêt d'étude tout exceptionnel.

Vous avez été frappé, comme moi, de la richesse de la collection de M. Delort de Gléon, qui occupe, avec celle de M. Albert Goupil, la grande vitrine de la galerie. Elle mériterait une monographie. Vous avez vu ce vase à panse lisse, d'une forme si élégante, dont une légende d'argent entoure le cou ; ce petit calice au goulot allongé, avec ses scènes de chasse, et sa fleur de lis, objet du goût le plus pur ; ces beaux flambeaux avec médaillons ; cette belle buire à six pans, d'un travail extrêmement fin, reproduisant les signes du zodiaque, mais dont les légendes sont en partie effacées, — je parle de celles qui contiennent les titres du sultan. Cette buire portée sur le col cette inscription : « Fait par Abd-el-Fakir El Hadjaj-Mohammed, dans l'année 709 (1309). » Une vasque est signée par Ahmed-ben-Omar, et le nom de ce graveur se lit dans un cartouche fleuroné qui se détache sur la panse du vase. L'ornementation a aussi pour sujet principal des scènes de chasse. Ces représentations remontent bien loin dans l'antiquité orientale. Elles étaient en faveur chez les

ouvriers sassanides: Je lis dans Abou Nowas, un poète du règne de Haroun-El-Raschid: « Nous restâmes à boire, un jour, un autre jour, puis un troisième suivi d'un autre. Le jour du départ fut le cinquième. Autour de nous circulait une coupe d'or que les artistes de Perse avaient ornée de diverses peintures. Le fond de la coupe représentait Kesra; sur les côtés on voyait des buffles que des cavaliers poursuivaient l'arc à la main. » Continuons notre revue et arrivons à une pièce capitale:

C'est une buire: elle porte le nom de Malek el Modhaffer Youssof-ben-el Malek el Aziz Mohammed-ben-Ghazy. Ce Youssof est le dernier sultan ayoubite d'Alep. Sur le col, en caractères damasquinés d'argent, on lit: « Gravé par Hossein-ben-Mohammed el Mossouly à Damas la bien gardée, l'an 659 (1260). » Or, les Mogols venaient de s'emparer de Mossoul, et Hossein-ben-Mohammed, quittant sa ville natale, s'était donc réfugié à Damas, dont Youssof était alors le souverain.

L'Exposition de M. Albert Goupil est bien importante avec ses vases, ses plateaux, ses pièces d'armures, son chanfrein damasquiné, portant une légende sur le fronton; mais le monument le plus curieux de cette précieuse collection est, à mon sens, un grand flambeau. Sans doute il a été fait pour quelque église de Syrie ou pour quelque seigneur chrétien, puisqu'il offre des sujets religieux, entre autres une scène de baptême, gravée sur un de ses médaillons. C'est aussi un artiste de Mossoul qui a exécuté ce vase. La légende dit: « Fait par Daoud-ben-Soleiman el Mossouly, l'an 646 (1248). »

J'en aurais fini avec cette série des monuments en bronze, si je ne voulais pas m'arrêter sur vos vases de fabrique chinoise, avec inscriptions pieuses arabes; sur la grande lampe de M. Posno, damasquinée d'or et d'argent, mais qui offre tant de difficultés dans le déchiffrement de ses légendes, cachées encore sous la patine; sur cette magnifique lampe de l'Alhambra, avec sa devise des rois nassérides: « Il n'y a de vainqueur que Dieu. » Elle est à l'exposition espagnole. Enfin sur votre belle lampe de bronze doré, suspendue par trois chaînettes, de l'art le plus délicat, de l'exécution la plus achevée, dont la légende, découpée à jour, nous donne le titre et le nom du sultan ed-Dhafer Rokn-ed-dounia oua ed-din, Bibars. Pour honorer son maître, un eunuque du prince la fit mettre sur son tombeau. C'est là une des richesses de votre riche collection. Nous la reproduisons plus haut.

L'ouvrier arabe qui a manié le cuivre et le laiton avec tant d'habileté montre la même adresse et la même sûreté de main en travaillant l'ivoire. Malheureusement ces monuments sont assez rares: vous connaissez le magnifique coffret de la cathédrale de Bayeux; l'*arqueta* de Saint-

Isidore de Léon est célèbre ; elle a été faite au XI^e siècle pour un roi de Séville ; elle porte le nom de l'artiste : Mohammed ebn Seradj. Le peintre Fortuny possédait un beau coffret dont le couvercle à pans coupés présentait dans des médaillons sculptés des canards, des gazelles, des faucons, des paons affrontés. Ce monument était antérieur au XIII^e siècle. Nous l'avons retrouvé dans la galerie orientale auprès d'un objet des plus curieux par sa date. C'est la boîte en ivoire de M. Albert Goupil avec ses fleurons du plus ancien style : elle est entourée d'une légende en caractères coufiques qui ne nous donne rien d'intéressant en sa première partie puisqu'elle ne contient que des vœux en l'honneur du pro-



COFFRET EN IVOIRE (355 DE L'HÉGIRE).

(Collection de M. Albert Goupil.)

priétaire, mais qui nous indique l'époque de sa fabrication : « Fait dans l'année 355 (965). » Ce coffret est un des plus anciens monuments datés, de l'industrie arabe. Je ne parle pas des beaux produits de ces manufactures d'étoffes, de ces *Tiraz* dont la fabrication fut générale dès les premiers siècles, dans les pays musulmans. La simplicité des khalifes, successeurs directs du Prophète, fut rapidement oubliée. Le I^{er} siècle de l'hégire n'était pas encore achevé, que le goût, la passion même des étoffes d'Alexandrie, de l'Yémen, de Koufah s'était répandue de toutes parts, depuis le souverain jusqu'au peuple. Les ouvriers arabes s'étaient formés à côté des ouvriers de Constantinople et de la Perse. Partout des fabriques d'étoffes, — ce grand luxe, cette grande production de l'Orient : — Alexandrie a ses *cortinés* ; Kalmoun, Dabik, Bahnessa ont leurs tissus ; la Perse est toujours le grand centre de production ; à

Seraks les rubans brodés d'or ; à Touster les robes et les turbans ; Rey a ses vêtements, Tebriz ses *étaby* et ses *khitabi*, ses beaux satins, qu'elle expédie de toutes parts. Mais c'est d'Amol que viennent les plus fameux tapis pour la prière (Sidjadè) et d'autres tapis plus grands encore et d'un plus beau travail. Ces renseignements nous sont donnés par Yacout, qui parcourait la Perse dans les premières années du XIII^e siècle. Ces fabriques restèrent longtemps florissantes. Chardin a constaté leur prospérité en nous donnant des détails sur cette riche industrie. Du reste, les pièces que nous connaissons — et elles sont nombreuses — nous disent assez quel était cet art de l'ouvrier persan. Il nous suffirait de jeter les regards sur les tapis que MM. de Rothschild, M. Albert Goupil et M. Jérôme ont exposés au Trocadéro, tapis d'un goût merveilleux, avec leurs dessins encadrés dans les légendes des bordures.

Yacout, dont je viens de parler, nous a donné des renseignements bien précieux sur l'industrie des potiers persans. Nous savons par lui qu'à Rey les maisons étaient recouvertes de briques peintes et enduites d'un vernis brillant et azuré, « comme les poteries des autres pays ». A Kaschan, dit-il, on fabrique de belles faïences qu'on appelle ordinairement *kaschi*. Un autre voyageur, Ibn-Batoutah, qui écrivait cent ans plus tard, en 1326 de notre ère, nous explique ce mot : « La cour de la mosquée djamy de Bagdad est pavée en marbre, et les murs sont revêtus de *kachany*. » A Mehded-Aly il prend cette note : « Les murailles du couvent sont revêtues de cette sorte de faïence appelée *kachany* et qui ressemble à notre *zilidj*. » Ibn-Batoutah est du Maghreb ; la *zilidj* dont il parle n'est autre que l'*azulejo* des Espagnols, c'est-à-dire la plaque de faïence à peintures et à reflets métalliques. Une inscription donne le nom de *kaschany* aux faïences colorées qui couvrent à l'extérieur la mosquée d'Omar ; ce beau travail de décoration, fait par ordre de Somilan le Magnifique, a été terminé en 1528.

Partout dans les pays musulmans la *kachany* ou la *zilidj* est employée. Elle orne les mosquées, les kiosques, les palais, les maisons ; elle sert aux parements des habitations, aux revêtements des murs. Chardin nous a laissé une page curieuse au sujet de cette industrie des potiers persans : « La vaisselle d'émail, ou faïence, nous dit-il, est pareillement une de leurs plus belles manufactures : on en fait dans toute la Perse. La plus belle se fait à Chiraz, capitale de la Perse, à Metchid, capitale de la Bactriane, à Yesd, à Kerman en Caramanie et particulièrement dans un bourg de Caramanie nommé Zorende. Les pièces à quoi les potiers persans qu'on appelle *Kachiper* réussissent le mieux, sont les carreaux d'émail, peints et taillés en mosaïques. » Maintenant, quels sont les

divers caractères par lesquelles se distinguent ces nombreuses fabrications? Le problème est bien difficile à résoudre. Pour un produit d'une consommation aussi générale, né du sol et employé sur le sol, chaque contrée a ses fabriques. L'Égypte, la Perse, la Syrie, Constantinople ont les leurs. Les ressources de nos collections ne sont peut-être pas suffisantes pour classer avec certitude ces diverses industries locales. C'est sur les lieux mêmes qu'il faudrait les étudier. Miss Mary Eliza Rogers a donné dans l'*Art Journal* (1874) une série d'articles, des plus intéressants sur la fabrique de Damas, dont les potiers sont aujourd'hui établis à Salihyeh, dans les environs de la ville. Après avoir constaté l'état actuel de cette industrie, miss Mary Rogers en a recherché l'ori-



BRACELET ARABE EN OR.

(Collection de M. Stanislas Baron.)

gine. Elle remonte très haut, au XIII^e siècle; sa prospérité fut interrompue à l'époque de l'invasion mogole, en ces jours où le vainqueur se saisit des ouvriers, qu'il emmena en captivité. Il y eut plus tard dans les siècles suivants, comme une renaissance de l'art de la poterie de Damas; l'exportation de ces produits se fit en Italie et en France. Nos inventaires du XV^e siècle les signalent souvent. Le fond en est pourpre ou bleu turquoise; ils ont pour ornements, suivant les époques, des lettres, des frises d'arabesques et des fleurs. Un fin connaisseur qui a bien voulu m'aider de ses avis et qui a étudié chez eux les potiers de Damas, M. Eugène Piot, confirme ces renseignements. M. Piot, me dit, que les faïences à reflet rouge, dont les dessins font saillie sur le fond, proviennent des ateliers de Nicomédie. Il est hors de doute que les carreaux sur lesquels se trouvent des personnages, des cavaliers, comme dans les pièces de l'exposition de M. Dutuit, de M. Antiq, de M. Castel-

lani, appartiennent à la Perse. C'est la loi : partout où nous voyons des figures, nous avons des ouvriers persans. Est-ce votre opinion, mon cher ami ? et ne me suis-je pas trop avancé ? C'est à vous de répondre, vous qui avez été à même de vous rendre compte de la question, en Perse, à Constantinople et en Syrie, et dont la superbe collection suffirait à l'étude de ces industries.

Depuis quelques années on a rapporté de Rhodes une foule de ces beaux plats d'un émail si lumineux et si éclatant, et dont l'ornementation de rinceaux, de feuillages et de fleurs est d'une exécution si libre et si parfaite. L'hôtel Cluny en a fait une des salles de son musée : vous, vous en possédez d'admirables. Une légende veut que dans un combat les chevaliers de Rhodes se soient emparés d'ouvriers persans qui ont acclimaté leur industrie dans l'île. Cette faïence de Lindos, qui serait donc d'origine persane, est aujourd'hui des plus en faveur. Cela tourne un peu à la fable ; mais que ces plats, ces pots et ces aiguières soient persans, qu'ils soient de Damas ou de la côte de Syrie, ce qui me paraît plus vraisemblable, nous n'en avons pas moins là une industrie des plus remarquables et que l'exposition au Trocadéro a mise dans toute sa valeur. Une des pièces les plus anciennes de cette céramique orientale est sans contredit ce vase de M. Dreyfus, au fond gris et bleu, recouvert d'un vernis sale, et sur lequel se détachent des lettres à têtes de clou, analogues aux caractères des lampes et des bronzes du ^{xiv}^e siècle. Votre lampe de faïence, sur laquelle se lit une légende pieuse en lettres blanches, me paraît avoisiner l'époque de ce curieux vase. Ce sont là des morceaux de premier ordre.

Cette exposition si riche en produits de la poterie des Arabes de l'Orient est bien belle en pièces provenant des potiers arabes de l'Espagne. Avec ses jarres du Musée archéologique de Madrid et son *Brocal de Pozo*, sa margelle de puits du ^{xiv}^e siècle, sur laquelle je lis le mot *kamel* répété à l'infini ; avec sa plaque à reflets métalliques qui nous donne le nom du roi maure de Grenade, Abou'l Hadjadj, — appartient à M^{me} Fortuny ; — avec la jarre de Ibrahim-ben-Sadoum, couverte d'inscriptions, portant sur sa panse des gazelles sur lesquelles se détachent les mots : « Honneur durable. » Je ne puis oublier ni la jarre de M. de Rothschild ni le grand et magnifique vase de M. Basilewski, ce rival du vase de l'Alhambra, dont le catalogue de la vente Fortuny nous a donné une longue description.

J'ai le regret de marcher aussi rapidement à travers tant de richesses. Combien de choses ai-je dû abandonner dans cette exposition orientale ? Je n'ai touché ni aux bijoux, parmi lesquels il faudrait citer le bra-

celet en or de M. Baron, ni aux médailles de notre ami Rogers, dont la collection est si importante, ni aux livres de M. Didot et aux Corans du gouvernement égyptien, — des chefs-d'œuvre de calligraphie, — ni à vos manuscrits persans, ni aux manuscrits de M. Jacquemart ! Chacune de ces séries aurait droit à une étude à part ; mes notes se sont amoncelées, mais dans la rédaction définitive, elles ont fui entre mes mains. Il faut en finir : un article n'est pas un livre. Pourtant quelques lignes encore. Je veux vous parler d'un monument d'un intérêt capital et d'une beauté exceptionnelle : du superbe vase à reflets métalliques de M. Basilewski. Autour du goulot, six personnages assis à la manière orientale et jouant de divers instruments se dessinent en saillie ; des gazelles courent les unes derrière les autres dans une seconde frise ; la partie centrale de la panse est occupée par un cercle dans lequel se détachent sept cavaliers, sept chasseurs, séparés par un valet de chasse, qui est à pied : au dessous, dans une troisième zone, des animaux, le lion, le paon, la gazelle, etc. ; enfin, au pied du vase, dans un quatrième et dernier cercle, des personnages au milieu de rinceaux et de feuillages. C'est un monument d'un très bel aspect dans son ensemble, d'un goût exquis dans ses détails. Les rinceaux, les feuillages, les fleurs qui le décorent, sont du dessin le plus net et le plus ferme. A quelle époque appartient ce vase, qui est persan indubitablement et qui a été rapporté de Perse ? Au XIII^e siècle. J'appuie cette opinion sur la comparaison que je fais de ce vase avec votre manuscrit à peintures de Yahia-ben-Mahmoud et avec le manuscrit des Séances de Hariri de la Bibliothèque nationale, qui sont de la même époque (1232). Ce sont les mêmes figures, les mêmes physionomies, ce qui ne serait pas une preuve des plus convaincantes ; mais ce sont les mêmes costumes, jusque dans les moindres détails des étoffes. Ce rapprochement me paraît ne laisser aucun doute à cet égard.

Maintenant, mon cher Schéfer, il ne suffit pas d'avoir tant de précieux monuments et de si nombreux renseignements sous la main. Il faut les utiliser. L'histoire de ces arts et de ces industries arabes est tout entière à faire. Qui peut et qui doit l'écrire ? Un homme qui connaît l'Orient, qui a vécu sur lui et en lui, dont le nom fait autorité dans la science de l'histoire et de la littérature musulmanes, et qui, à un savoir aussi étendu et aussi sûr, unit le goût le plus éclairé et le plus délicat des choses de l'art. Si je ne vous nomme pas, mon cher ami, c'est que j'ai l'amitié des plus discrètes.